Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 18 (1910)

Heft: 70

Artikel: La situation religieuse en France sous la IIIme République : l'ancien-catholicisme et les raisons de son insuccès momentané

Autor: Michaud, E.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-403755

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA SITUATION RELIGIEUSE EN FRANCE

SOUS LA IIIme RÉPUBLIQUE.

L'ANCIEN-CATHOLICISME

ET LES RAISONS DE SON INSUCCÈS MOMENTANÉ[1]).

II.

I. — Si l'on doit juger de la valeur d'une cause par la grandeur de son but, on devra reconnaître la haute importance de l'ancien-catholicisme: car son but est de délivrer le christianisme en général, le catholicisme en particulier, des erreurs qui se sont greffées, dans le cours des siècles, sur leur tronc, néanmoins toujours vivace, mais presque méconnaissable et trop souvent flétri. Si des âmes de bonne foi se sont émues de commisération en apprenant le triste état dans lequel se trouvait le tombeau du Christ au moyen âge, il est bien naturel qu'en voyant l'état actuel du christianisme, les erreurs et les superstitions qui pèsent sur lui, les griefs dont il est accusé, les calomnies dont il est poursuivi, les vrais chrétiens veuillent se croiser de nouveau pour délivrer le Christ de nouveau captif, et pour rendre à sa religion et à son Eglise l'éclat qui leur est dû. L'ancien-catholicisme n'a pas d'autre but. C'est une croisade nouvelle, non cette fois à main armée, ou contre un ennemi particulier, mais de par la science, en toute lumière et en toute sincérité, contre tous ceux qui méconnaissent le Christ et dénaturent le christianisme.

---

[1]) Voir la «Revue» de janvier dernier, p. 50-68.

On nous a répété à satiété qu'aujourd'hui une croisade est impossible, que ni les masses, ni les élites, n'ont assez de foi pour mener à bonne fin une telle entreprise. C'est même un cliché sur lequel Rome compte pour se maintenir dans ses errements. Ce cliché, il faut l'avouer, est vrai pour ceux qui ont perdu la foi chrétienne, mais non pour ceux qui la conservent. Je ne dirai pas que le petit nombre de ces derniers importe peu, mais, en tout cas, il n'est pas essentiel. La vérité ne dépend pas, pour être vérité et pour avoir ses droits, du nombre petit ou grand de ses adhérents. Elle existe par elle-même et pour elle-même. Petite ou grande, l'Eglise du Christ est et sera toujours l'Eglise du Christ; or c'est là l'essentiel.

Nous ne cesserons de répéter que la tâche visée est réalisable, et seulement difficile. Elle est difficile, oui certes, et les anciens-catholiques ne le savent que trop. C'est leur excuse devant leurs contemporains et leur justification devant leurs accusateurs.

Hélas! il n'est que trop vrai que, si les Français ont encore, dans certains milieux, assez de perspicacité pour s'élever contre les démolisseurs, cependant ils ont assez de faiblesse, même dans ces mêmes milieux, pour se laisser distraire et même séduire par le talent des démolisseurs en question. Les agents de Rome, avec les ressources de toutes sortes qu'ils savent déployer, ont beau saper la foi chrétienne et l'Eglise chrétienne en prêchant et en pratiquant leurs doctrines frelatées; leur sape paraît d'or, leurs artifices sont si spécieux qu'on se laisse gagner par eux, et, une fois de plus, la forme l'emporte sur le fond et l'habilité trompeuse est plus forte que la vérité.

Aujourd'hui encore, comme le Christ autrefois, les défenseurs de la vérité religieuse sont accueillis par le sourire des pharisiens, par les anathèmes des princes des prêtres, par l'indifférence de la foule, qui les traite de rêveurs. Le rôle de Cassandre ne rend pas populaire. Les majorités préfèrent les flatteries aux rudes conseils; elles trouvent plus agréable de renverser les institutions que de changer leurs mœurs, et les révolutionnaires anarchistes ont plus de succès que les réformateurs sérieux. Pour faire une révolution, il suffit de se laisser aller à ses colères subversives, tandis que, pour faire une réforme, il faut suivre les ordres plus difficiles de la raison et de la justice. En matière de religion, cette vérité est plus visible encore qu'en politique; c'est un fait éclatant que les tentatives de réforme du moyen

âge ont obtenu très peu de succès, et même celles des XVIe et XVIIe siècles; on préfère massacrer les réformateurs, ou les expulser, ou les discréditer, et ainsi la déformation augmente. C'est un fait non moins éclatant que les Français, en religion, reculent et deviennent ou de plus en plus incrédules, ou de plus en plus superstitieux.

Les Français ne veulent pas prendre la peine de se faire des jugements fondés sur la nature des choses; ce travail les fatiguerait. Ils préfèrent les jugements tout faits, ceux qui leur sont servis par les flatteurs et les dupeurs. Ils ont leur oreiller d'incrédulité ou de casuistique commode, s'en amusent, le jettent en l'air et le reprennent pour dormir.

On sait que Pie X ne redoute rien tant qu'un schisme en France. Il se regarde comme le centre de l'univers et ignore que son Eglise, cause de tant de schismes, est elle-même schismatique[1]). En voyant les nombreux ecclésiastiques qui, en France, le quittent, et les laïques plus nombreux encore qui rompent avec lui en Autriche et ailleurs, il a une peur bleue du schisme! Le schisme est son cauchemar. On lit, à ce sujet, l'article suivant dans le « Chrétien français » du 6 mars 1902:

« Elle est vraiment suggestive la conversation de Mgr Mignot, archevêque d'Albi, avec Léon XIII: « Que pensez-vous du schisme? a demandé le Saint Père. — J'estime, répond l'archevêque, que, dans les conditions actuelles, un schisme paraît peu probable. — Savez-vous, interrompt le pape, que ce serait terrible, en France, à l'heure actuelle, un schisme tel que celui de Luther ou d'Henri VIII? — Pour qu'un schisme fût possible, dit en terminant Mgr Mignot, il faudrait que le peuple fût profondément religieux et capable de s'intéresser à des questions de cette nature. » Telle est la conversation rapportée par les journaux et que ni l'un ni l'autre des intéressés n'ont démentie. Nous pouvons donc la tenir pour exacte. Si j'insiste sur son caractère d'authenticité, c'est à cause de l'importance qu'elle me paraît avoir.

« Voilà donc un pape, et ce qu'on est convenu d'appeler un prince de l'Eglise, un archevêque, qui donnent pour rempart à leur foi, l'indifférence, le scepticisme! L'Eglise catholique *(lire* romaine), dans la personne de ses chefs, se repose sur le discrédit

---

[1]) Voir Guettée, « La Papauté schismatique ».

religieux qu'elle a elle-même causé. Elle a tué la conscience, le sens religieux et moral, et, devant cette ruine, la pire de toutes, elle s'élève triomphante et s'écrie: « Maintenant, je suis sauve, je puis dormir en paix. » « Pour qu'un schisme fût possible, il faudrait que le peuple fût profondément religieux », et Dieu soit loué! il ne l'est plus.

« Nous aimons mieux croire, pour l'honneur de Mgr Mignot, qui n'a pas, comme Léon XIII, l'excuse de l'âge, que ses paroles étaient une solennelle et sévère leçon à l'adresse de son auguste interlocuteur. Prises dans ce sens — et tout ce que nous connaissons de l'éminent archevêque nous autorise à les interpréter de la sorte — elles sont une protestation contre cette immobilité catholique *(lire* romaine) qui s'obstine à présenter au peuple une religion de formules, de rites, de dévotions avilissantes, et qui préfère la mort spirituelle des nations catholiques *(lire* romaines) à la perte de sa suprématie et de son orgueil . . . »

Si donc l'ancien-catholicisme n'a pas réussi à détacher extérieurement de Rome, ou plutôt à organiser en Eglises extérieures les fidèles qui sont détachés intérieurement de la papauté, la faute n'en est pas à l'ancien-catholicisme, levain et principe de fermentation, mais à la mauvaise farine, aux âmes éteintes auxquelles Rome a enlevé la force de se mouvoir. Rome veut faire de la France une seconde Espagne, afin de l'empêcher de devenir une Allemagne, une Angleterre, une Amérique. Périsse l'Eglise, pourvu que la papauté reste. Et la « Fille aînée de l'Eglise » semble heureuse d'être empoisonnée par celle qui se dit sa mère!

« L'homme est de glace aux vérités. Il est de feu pour les mensonges » . . . « Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli. » Ainsi parle l'histoire par la plume de Lafontaine. C'est toujours la réalité. Et Lafontaine dit de Démocrite: « Il connaît l'Univers et ne se connaît pas. » Redisons-le de ces théologiens qui connaissent les arcanes les plus secrets de Dieu, ceux même dont le Fils a dit que nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils, et ils ne se connaissent pas eux-mêmes, et ils ne connaissent pas davantage le monde, les sciences, les faits accomplis en dehors de leurs cellules. Et ce sont ces hommes qui sont écoutés des foules.

Les anciens-catholiques n'ont pas de fluide magnétique pour attirer les foules; ils ne font pas de réclames, ne promettent

ni merveilles ni miracles; ils ne disposent pas de l'influence des astres; ils ne travaillent au salut que de ceux qui veulent se sauver eux-mêmes. Aussi les chercheurs de légendes et de miracles vont-ils ailleurs. De là le grand nombre des amateurs de superstitions et de faux dogmes. La mauvaise herbe croît plus facilement que le bon grain. Dès qu'on fait appel à la raison, à la conscience, à la responsabilité personnelle, au sérieux de la vie, on fait fuir la foule, qui préfère le salut moyennant une aumône, une cérémonie, une indulgence facile à se procurer.

Ne faut-il que délibérer?
La cour en conseillers foisonne.
Est-il besoin d'exécuter?
On ne rencontre plus personne.

Si les anciens-catholiques se chargeaient du salut d'autrui par procuration, leur clientèle serait grande; mais ils ne promettent la vie éternelle qu'à ceux qui se font violence pour la mériter; et quant à la vie temporelle, ils ne promettent non plus ni les grandeurs, ni les places lucratives, ni les mariages recherchés, ni la fortune. Aussi les délaisse-t-on. Ils ne sont pas dans le courant, ils ne comprennent pas la mode du jour. Ils s'obstinent à l'idéal évangélique; or, qu'est-ce que cet idéal irréalisable, en comparaison d'un pape infaillible qui dispense de toute recherche et qui absout de toutes les fautes? Les anciens-catholiques n'ont pas compris que vouloir avoir raison contre les plus forts est un tort impardonnable. Ils auraient dû relire l'article «Raison» du «Dictionnaire philosophique» de Voltaire. Un homme, qui avait toujours raison, dit à Law: «Monsieur, vous êtes le plus grand fou ou le plus grand fripon.» On le met à Saint-Lazare. Il va à Rome et dit au Pape: «Votre Sainteté est antichriste.» On le met au château Saint-Ange. Il va à Venise et raille le doge sur son mariage avec la mer. On l'enferme. Il va à Constantinople et dit au mufti: «Mohamet est un imposteur.» Il est empalé. «Cependant il avait eu toujours raison.»

Bref, l'entreprise des anciens-catholiques est trop élevée et trop difficile; elle exige, pour être réalisée, trop de travail, trop de science, trop de temps. On ne rétablit pas dans la vérité une notion comme la notion du catholicisme, qui est faussée par trop d'intéressés puissants et par trop de dilettantes qui se complaisent dans l'erreur. Ces deux catégories, qui sont légion,

ne veulent pas être délogées de leurs commodités par des importuns.

Si un pays devait se montrer favorable à la réforme ancienne-catholique, certes c'était la France, la patrie d'Hincmar de Reims, de Bérenger de Tours, de Bernard de Clairvaux, d'Abélard, de Gerson, d'Almain, des auteurs de la Satire Ménippée, de Richer, de St. Cyran, d'Arnauld, de Nicole, de Pascal, de Quesnel, de Bossuet, de Choiseul, de Richard Simon, d'Ellies Dupin, de Frayssinous, de Montlosier, de Bordas-Demoulin, de Montalembert, de Guettée, de Darboy, etc. Mais les anciens-catholiques ont commis beaucoup de fautes, celle surtout de ne pas compter avec la sottise des masses et avec la lâcheté des élites, de ne pas ménager leurs préjugés, de ne pas flatter les engouements et les passions, de se compromettre par des apparences de libéralisme, d'individualisme, voire même de protestantisme, d'attaquer les plus forts, de démasquer les dupeurs et les duperies, d'être désagréables comme des hérissons, d'avoir affronté naïvement la puissance des mots non définis ou mal définis, d'avoir cru qu'ils allaient inspirer du mouvement, de l'action, du zèle, à des immobilistes qui adorent leur immobilisme. C'était trop de simplicité. Rome n'a pas eu de peine à les bloquer dans leurs camps retranchés.

N'importe. Les anciens-catholiques ne lâcheront pas pied. Ils se fortifieront de leurs propres échecs. S'il est vrai qu'aucune croisade n'a réussi, il est vrai aussi que toutes ont réussi. Ils finiront par obtenir justice. Un jour viendra où la majorité, qui aujourd'hui préfère l'erreur à la vérité, préférera enfin la vérité à l'erreur. Donc ils tiendront bon. Ce n'est pas pour un jour qu'ils ont eu l'audace de se lancer en pleine mer avec leur petite barque, c'est pour naviguer et lutter jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au port. Que ceux qui ont peur de la raison, la fuient ou la combattent. Pour nous, nous resterons fidèles à la noble maxime: *Sapere aude.* Aux moutons de Panurge qui nous vantent le bonheur d'être conduits par un berger infaillible, nous préférons la liberté à l'esclavage et la conscience laborieuse à la crédulité aveugle. Certes, nous répudions les utopies de M. Jaurès socialiste, mais nous l'applaudissons comme moraliste lorsqu'il dit: « Le courage, c'est d'accepter les conditions nouvelles que la vie fait à la science et à l'art, d'accueillir, d'explorer la complexité presque infinie des faits et des détails, et cependant

d'éclairer cette réalité énorme et confuse par des idées générales, de l'organiser et de la soulever par la beauté sacrée des formes et des rythmes. Le courage, c'est de dominer ses propres fautes, d'en souffrir, mais de n'en pas être accablé, et de continuer son chemin. Le courage, c'est d'aimer la vie et de regarder la mort d'un regard tranquille; c'est d'aller à l'idéal et de comprendre le réel; c'est d'agir et de se donner aux grandes causes sans savoir quelle récompense réserve à notre effort l'univers profond, ni s'il lui réserve une récompense. Le courage c'est de chercher la vérité et de la dire; c'est de ne pas subir la loi du mensonge triomphant qui passe, et de ne pas faire écho, de notre âme, de notre bouche et de nos mains, aux applaudissements imbéciles et aux huées fanatiques. »

Et, pour préciser davantage, nous répéterons avec un ancien ministre de la justice, ces fermes paroles (octobre 1902):

« Fatigué des longues luttes entre le cléricalisme et l'Etat laïque, inquiet du développement des congrégations, le pays a voulu l'application de la loi de 1901. Conséquemment, le ministère a appliqué cette loi.

Cette application nous a valu les imprécations des réactionnaires. Certains républicains nous accusent de violer la liberté. Cette liberté, que réclament les congrégations, est *la liberté de violer la loi. Nous n'accorderons jamais cette liberté-là.* »

A plus forte raison n'accorderons-nous jamais ni au pape ni à ses adeptes la liberté de violer l'Evangile. — Vive le Christ, à bas l'antichrist quel qu'il soit! C'est-là tout l'ancien-catholicisme.

II. — Ce n'est pas seulement la grandeur et la difficulté du but visé par l'ancien-catholicisme qui explique la lenteur de sa marche, ainsi que la froideur des masses ultramontaines et des partis irreligieux à son égard, c'est encore l'ingratitude et l'hostilité des circonstances.

D'une part, l'ancien-catholicisme favorisé en Allemagne par Bismarck, a été représenté en France par le parti ultramontain comme un parti allemand et antifrançais, à une époque où l'hostilité entre les deux nations était violente. Les Français ont oublié les luttes que leurs ancêtres avaient soutenues contre l'ultramontanisme politico-ecclésiastique, luttes inspirées par des sentiments très français de liberté et d'indépendance; ils ont vu du germanisme là où ils auraient dû voir, au nom de leurs

traditions nationales, du gallicanisme aussi religieux que national. Les anciens-catholiques ont été victimes de cet état des esprits et de ces circonstances regrettables.

D'autre part, les anciens-catholiques faisaient profession d'une complète soumission aux lois du pays, tandis que les sujets du pape plaçaient l'obéissance au pape au-dessus de tout. Le gouvernement, n'ayant donc rien à redouter des premiers, mais tout des seconds, se faisait un devoir de ménager ceux-ci et de leur faire mille concessions, au détriment de ceux-là, qui n'étaient pas assez dangereux pour qu'on les prît en considération.

Et puis, les anciens-catholiques étaient si peu nombreux! En France les minorités ne comptent pas. C'est dire qu'elles n'ont pas de droits[1]).

Parvum pro nihilo reputatur. Déjà l'on disait des premiers chrétiens: Ce sont de petites gens, *gens garrula in angulis.* On ne fait pas attention aux gens de peu, comme on ne considère un balai que par le côté du manche. L'Eglise ancienne-catholique n'ayant ni légats, ni nonces, n'étant décorative d'aucune manière, n'étant admise ni dans les cours, ni dans les ambassades, elle était tenue à l'écart par les hautes classes. Pour lui témoigner de l'estime et la défendre, il aurait fallu se compromettre, et là où il y a des coups à recevoir ou des dommages à subir, on prend la fuite d'ordinaire. Et puis, les anciens-catholiques étaient pauvres; ils n'avaient même pas d'argent pour éditer leurs œuvres scientifiques et fonder des journaux de défense et de propagande. De là le dédain des riches ultramontains et de la curie romaine.

Si l'ancien-catholicisme avait réussi, toute la France aurait été avec lui et pour lui; car en France, ce qui réussit, c'est plus le succès que la vérité. Ce cercle vicieux était tout à l'avantage de Rome.

Taine a été dur envers la mentalité française[2]). Loin de moi d'accuser tous les Français. C'est un devoir et une joie de rendre hommage à tant de cœurs nobles et généreux. Mais la vérité exige pourtant de l'historien qu'il signale les défauts notoires qui expliquent les échecs momentanés des meilleures

---

[1]) Taine écrivait en 1871: « Voilà les droits de la majorité et de la minorité; ni l'un ni l'autre ne sont respectés en France. » *Corresp.* T. III, p. 121.

[2]) *Ibidem,* p. 75.

causes. « Dans les matières un peu difficiles, comme les questions de gouvernement, de société, de constitution politique — Taine aurait pu ajouter : et de religion — l'intelligence moyenne du Français est insuffisante ; il est borné, il se paie de mots, il se croit compétent, et ne voit pas même que la question est délicate, abstruse. Et à défaut d'intelligence suffisante, il n'a pas l'instinct de l'Anglais ou en général de l'homme du Nord. » P. 99.

Il n'est pas nécessaire de répéter ici les griefs longuement exposés, notamment contre les gouvernants, dans les ouvrages intitulés : *Les Français de mon temps,* par le vicomte G. d'Avenel (1904); *La France du centenaire,* par Ed. Goumy [1]). Je veux encore moins faire écho à « L'âge du mufle », de Gyp (1902), et à tant de sottises écœurantes qui dégradent le nom de la France à l'étranger. Mais comment ne pas voir ces foules qui vénèrent les dieux et qui n'y croient pas, ces esprits qui cisèlent les mots et qui se moquent des idées, qui se surmènent pour s'émouvoir et qui jouent le pathos comme ils jouent le bon sens et la science? Comment taire ce manque de conscience, de sincérité, de volonté et d'idéal? Comment ne pas protester contre des lois et contre des mœurs qui entravent toute réforme sérieuse de la religion et de l'Eglise?

On reproche aux anciens-catholiques de manquer d'hommes. C'est une contradiction, car on leur reproche plus encore d'être un état-major sans soldats. Ces deux reproches sont dénués de fondement : la mission des anciens-catholiques étant celle du levain qui fait fermenter la pâte, leur Eglise n'a pas besoin d'être nombreuse. Son contingent actuel suffit à sa besogne. Ce n'est pas parmi eux que manquent les hommes, mais bien parmi les indifférents auxquels l'indifférence suffit, et parmi les ultramontains qui sont satisfaits dans leurs superstitions. Les anciens-catholiques prêchent la religion vraiment chrétienne qui fait les saints et la morale consciencieuse qui fait les hommes ; mais les masses refusent de les entendre, précisément parce qu'elles manquent d'hommes, c'est-à-dire de caractère et de sincère amour de la vérité. Les anciens-catholiques ont des convictions fermes ; c'est pour ce motif que les hommes à simples opinions vagues et incertaines les fuient.

---

[1]) Voir le « Temps » du 8 octobre 1904.

Peut-être les anciens-catholiques sont-ils trop tolérants en ce sens qu'ils ont trop de confiance dans la conscience et la liberté d'autrui, qu'ils n'enrégimentent pas leurs adhérents comme le fait l'esprit de parti en général et l'esprit de discipline romaine en particulier. Les anciens-catholiques ne reconnaissent qu'un seul maître, le Christ; les âmes nobles et libres sont seules à pouvoir les suivre. Il faut aux masses un gouvernement à poigne, un chef infaillible et omnipotent qui ne tolère pas de réplique, et qui sache anathématiser et damner; elles aiment être conduites à la baguette, pour être dispensées de se conduire elles-mêmes. Aussi crient-elles: Vive le pape!

Les anciens-catholiques pratiquent modestement le «*clauso ostio*» de l'Evangile. Or le grand nombre préfère à l'obscurité l'éclat, le bruit, les applaudissements tapageurs, les fêtes étourdissantes, les canonisations chauvines, l'exaltation sous toutes ses formes. Les anciens-catholiques sont trop «juste-milieu» pour être suivis des extrêmistes. Ce sont des semeurs et non des moissonneurs; or le grand nombre est jouisseur, il ne veut pas le travail personnel, mais les résultats du travail d'autrui. Ce n'est pas l'héroïsme obscur qu'il faut lui prêcher, mais le mirage qui trompe et les mots sonores qui grisent.

Les anciens-catholiques ont eu le malheur de venir trop tard ou trop tôt: *trop tard*, lorsque nombre de catholiques, idiotisés par l'obscurantisme et la superstition, ne voulaient plus entendre raison, confondaient les vrais dogmes chrétiens avec les faux dogmes romains et rejetaient les uns et les autres avec le même scepticisme; *trop tôt*, lorsque les bons éléments de la réforme n'étaient pas encore suffisamment prêts, lorsque les vraies définitions des choses religieuses n'étaient pas encore faites, et que les méprises créées par les mots à double entente étaient encore trop puissantes sur les esprits. Si Lamennais fût venu sous Léon XIII, il eût été cardinal; sous Grégoire XVI, il ne recueillit que des anathèmes. L'«esprit nouveau» n'a pas encore soufflé; on le pressent, mais on ne le sent pas encore. Rarement les réformateurs voient leurs réformes accomplies; ce ne sont que des initiateurs. Presque tous ont le tort de commencer à labourer lorsque le terrain est encore trop rocailleux, et ils brisent le soc de leur charrue. Il faudrait, en général, mieux préparer les esprits, les éclairer doucement et non les éblouir, encore moins les offusquer par trop de lumière.

Cette vérité pratique a son application dans tous les ordres de choses: « Les plus grands malheurs de la fondation de la république, a dit Mme de Staël, sont venus de ce qu'elle a précédé de dix ans les écrits qui l'auraient préparée... Il faut que les lumières précèdent les institutions pour qu'elles puissent s'établir. »

Bref, si les agriculteurs laborieux ne sont pas coupables des mauvais temps qui entravent leurs travaux, les anciens-catholiques ne le sont pas davantage des tempêtes sociales et des crises morales au milieu desquelles ils déploient leurs efforts. Là où Rome échoue, elle est inexcusable, parce que, n'étant gênée par aucun principe, pas même par l'Evangile, et ne faisant que de la politique d'intérêt, elle peut ruser partout et à son gré; mais les anciens-catholiques sont liés par toutes les vérités à respecter et par tous les devoirs à pratiquer. Leur petit nombre ne fait rien à la chose; Galilée, quoique seul, avait le droit de dire: « Et pourtant elle tourne. » Que l'individu qui déciderait de la majorité en se joignant à mille contre mille, soit uni à mille ou qu'il reste seul, peu importe: car, dans les deux cas, il a la même valeur. Ni la vérité, ni la science ne dépendent de la majorité; l'équivalent mécanique de la chaleur se moque des majorités. Rome nous supprime la liberté d'exercer notre culte dans les églises catholiques, et cela simplement parce que l'Etat républicain, en France, la soutient au nom de l'article IV; c'est ainsi qu'elle est la plus forte et la seule officielle, mais cela ne démontre pas qu'elle ait raison. Les majorités se déplacent, les circonstances changent, le relatif n'est jamais l'absolu, et l'article IV lui-même ne sera pas éternel.

III. — Il faut faire ici une place à part à la Presse, qui devient de plus en plus la grande puissance, et qui, dans les débats religieux non moins que dans les autres, joue un rôle souvent décisif. Cette puissance, les anciens-catholiques l'ont eue et l'ont encore contre eux. C'est un fait, dont le pourquoi et le comment sont faciles à expliquer. En 1871, Taine disait déjà: « La stupidité des journaux est énorme; je crois que peu de nations sont aussi remarquables par l'incapacité politique; ceux qui se disent républicains, hommes du progrès, sont pour la plupart des fous furieux » [1]). Au lieu des journaux politiques,

[1]) *Corresp.*, T. III, p. 55.

voyez les journaux antireligieux ou les journaux ultramontains: ils sont pires encore.

Chez les uns, la vénalité mène tout et mène à tout; chez d'autres, la chasse au pouvoir, l'ardeur de la domination; chez tous, un esprit de parti aveugle, qui remplace les raisonnements judicieux par les personnalités haineuses, injustes, absolument trompeuses. N'est-ce pas écœurant de voir des journaux mondains et boulevardiers écrire sur la théologie en simples dilettantes, sermonner le clergé, faire école dans les sacristies, et réussir à se faire écouter même au Vatican! Et la noblesse française se nourrit de ces élucubrations, presque toujours anonymes, qui abaissent et la religion et les esprits[1].

Le cléricalisme des journaux au service de Rome est violent, fanatique, absolument sectaire. Il injurie et terrorise. Impossible de discuter avec lui. A ses yeux, tout chrétien anticlérical cesse d'être chrétien, cesse même d'être Français; quiconque attaque l'ultramontanisme ou le jésuitisme, est traité de protestant, d'apostat, de jacobin, de Judas, etc.

Ceux de ces journaux qui observent encore les convenances, déplacent les questions, écartent les objections gênantes, et font illusion aux lecteurs superficiels. Pourvu que les amis dévoués au romanisme soient saufs, ils sont satisfaits. Les intérêts de la vérité et du pays ne les inquiètent pas.

Histoire faussée, philosophie absurde, exégèse erronée, textes détournés, théologie toute en sophismes, en formules incompréhensibles, anathèmes sonores, mensonges retentissants et audacieux, telles sont les matières qui remplissent les colonnes des feuilles en question. On voudrait croire à la bonne foi de tels adversaires; mais l'ignorance est si éclatante, l'audace si exorbitante, toutes les outrances des pensées et des mots si criantes, qu'il est impossible d'admettre cette circonstance atténuante. Attaquez-vous un ouvrage jésuitique? Vous êtes M. Homais en personne! Trouvez-vous du bon sens et de la science dans la thèse d'un protestant? Vous faites le jeu de l'Allemagne! Etes-vous partisan de la justice, même pour un juif? Vite il faut vous bouter, vous aussi, hors de France, vous envoyer à l'île du Diable, vous jeter à l'égoût, vous casser la gueule, etc. J'ai sous les yeux une énumération des

---

[1]) Voir le «Catholique national» du 10 septembre 1898.

supplices à infliger, au choix, aux scélérats de votre trempe [1]. J'ai également sous les yeux une quantité d'articles grossiers, haineux, menteurs, qui justifient ces tristes assertions; je ne les reproduirai pas. Qu'il suffise de renvoyer les lecteurs curieux aux documents du genre de celui-ci: Le « Chrétien français » (5 janvier 1901): « Infiltrations cléricales. » Ces infiltrations sont, en effet, partout.

Bref, c'est dans les journaux mêmes, plus encore que dans les conversations, que l'on trouve les plaintes les plus vives contre les désordres et les mensonges de la Presse actuelle, et contre le mal considérable qu'elle fait. Les causes de cet état de choses sont multiples. Parmi ces causes, il faut mentionner cette superficialité qui consiste à ne publier que des faits divers, et quels faits divers! les plus vulgaires, les plus dénués de valeur et de portée; en sorte que les lecteurs, après avoir parcouru les colonnes de leur journal, ont l'esprit plus vide encore qu'auparavant. C'est un complet désarroi. On ne veut que piquer la curiosité la plus vaine, flatter le goût du cancan, nourrir les esprits de scandales et de niaiseries: tel journal aristocratique parle des toilettes des grandes dames, des soirées des grands seigneurs; tel autre des crimes et des tribunaux; tel autre des accidents de la rue, des décorations accordées à telle nullité, des récompenses académiques décernées à tel camarade ou à tel écrivain de dixième ordre, etc. On comprend qu'une telle presse étiole ses lecteurs, hébète les intelligences et paralyse les caractères.

Il est clair, dès lors, que de telles gens écarteront avec soin les Revues instructives qui se font un devoir de respecter l'intelligence des lecteurs; qu'on repoussera, peut-être même avec dédain, les publications qui ont pour but d'éclairer par des idées substantielles, de faire plus de place aux doctrines saines, à l'enseignement et à la défense des principes; de développer les intelligences, d'alimenter les consciences, d'apprendre à raisonner et non à déraisonner, de former le goût et non de le déformer, de faire des hommes, des citoyens et des chrétiens, et non des girouettes et des pantins; de servir en un mot à leurs lecteurs l'essence des choses, la leçon des faits, la lumière des évènements, et non les commérages des cénacles et des rues.

---

[1]) Voir l'« Aurore » du 23 octobre 1899.

Bien plus, repoussés par les journaux antireligieux et par les feuilles cléricales, les anciens-catholiques ont été repoussés aussi par les éditeurs de ces deux partis extrêmes et opposés. J'en connais même qui ont refusé leurs publications aux critiques anciens-catholiques, de crainte que ceux-ci n'en dévoilassent les erreurs. Dans de telles conditions, que l'on s'étonne de l'insuccès relatif et momentané de l'ancien-catholicisme !

IV. — Ce n'est pas tout. Les anciens-catholiques, qui auraient dû trouver aide et appui chez les amis de la religion et notamment dans le clergé, ont été, de ce côté, l'objet d'incroyables hostilités, qui, hélas! ne se comprennent que trop. Comment, en effet, les réformateurs des abus auraient-ils été soutenus par les défenseurs de ces mêmes abus? Comment les dénonciateurs des indulgences et des faux dogmes auraient-ils été tolérés de ceux qui en vivent? Il suffit d'examiner avec perspicacité la façon dont se pratique la religion ultramontaine, pour comprendre que, dans un tel milieu, l'ancien-catholicisme est impossible. Qu'on lise, par exemple, la description de la vie à la fois « mystique » et « mondaine », à Paris, pendant le carême de 1897, description faite par M. Jules Claretie dans le « Temps » du 15 avril. C'est l'église et la bodinière; on écoute du Massillon entre deux chansons d'Eugénie Buffet, les évangiles sont découpés en tableaux vivants. Je m'arrête déjà, pour ne pas scandaliser le lecteur. « L'église suit le théâtre à l'heure où le théâtre imite le sermon... Victor Hugo, du reste, n'est-il pas devenu comme une sorte de père de l'Eglise... Les drames sacrés, chemins de la croix, passions et mystères du Christ, sont religieux à peu près comme le *Jésus* de Renan. »

De même que dans certains milieux on préfère les rebouteurs aux médecins, ainsi maintes gens aiment mieux se sanctifier en baisant des médailles qu'en réparant leurs torts et en combattant leurs vices. Il faut lire, par exemple, dans le « Siècle » (novembre 1899) l'article intitulé : Comment on abêtit une nation. Les faits rapportés montrent qu'en effet il s'agit d'abêtissement. Il faut lire aussi, dans le « Catholique français » (novembre 1899, p. 173-174), l'article intitulé : Nouvelle théologie. Jamais de telles inepties n'ont été publiées en France, pas même à l'époque de la « Légende dorée ». Le malheur est qu'on ne voit actuellement, en France, aucune possibilité d'appliquer les

vrais remèdes, les malades tenant plus à leurs maladies qu'à leur guérison et préférant les palliatifs et les discours stériles aux actes de bon sens, de conscience et de courage.

Quelle théologie peut-on attendre d'un clergé qui n'ose toucher ni à l'exégèse ni au dogme, sous prétexte que ce sont là des matières réservées à Rome? Je vois des congrégations qui fabriquent des liqueurs, qui s'enrichissent en vendant des pâtes hygiéniques, des alcools de menthe de la Providence, et même des « pruneaux de St-Pierre », etc.; mais je n'en vois pas qui dévoilent les documents falsifiés qui servent de fondement au système papal. C'est de notre temps seulement qu'on a pu publier dans de grands journaux des articles intitulés: « Saints escrocs » [1]; le Pain de St. Antoine, Nouveaux miracles de St. Antoine; « Sous l'éteignoir » [2], etc., etc. Il est notoire que les anciens-catholiques sont dénués de tout talent pour quêter et « faire venir de l'eau au moulin ». Ils ne touchent pas de casuel, ne perçoivent pas d'honoraires de messes, ignorent l'art des réclames de dévotion lucrative, les messes théâtrales, les expositions eucharistiques à tapage, les indulgences qui rapportent à ceux qui les donnent, les captations de testaments, les ordres de chevalerie, les décorations pour vanité, etc. Fustel de Coulanges a dit: « Plus une religion est grossière, plus elle a d'empire sur la masse du genre humain. » Cette vérité tristement éclatante dispense de commentaire.

Que de simples prêtres auraient volontiers favorisé la réforme catholique! Mais le « bas clergé » (comme on dit en France) est tenu en servitude sous le joug épiscopal; il n'ose ni parler ni agir. Sa seule ressource est de se révolter et de sortir; mais alors où aller? Et la faim, et la calomnie, et la persécution, et le délaissement! Tout le monde ne se sent pas capable d'héroïsme, et il en faut à certaines heures pour lutter contre la toute-puissance de Rome et contre ses chacals déchaînés. — D'autres curés, il faut l'avouer, sont heureux de se sentir dans l'engrenage politico-ecclésiastique, et ils ne comprennent que le fanatisme. Cornély écrivait, en 1902, avec son rare bon sens: « De même que le paysan préfère toujours le charlatan au docteur diplômé, parce que le charlatan promet plus de choses et fait plus de bruit que le docteur; de même

[1]) « L'Aurore », 16 juin 1900.
[2]) « Le Chrétien français », 15 décembre 1900.

nos pauvres curés ont un admirable instinct qui les pousse vers les mauvais bergers politiques. Ils ne sont pas méchants; mais ils aiment qu'on les berne, et ils ont conçu une horreur invincible pour les avis du bon sens et les leçons de la réalité. On aurait tort d'être impitoyable pour ces illusionnés. Ils finiront peut-être par comprendre qu'en faisant de la religion la servante de la politique, ils arriveront à vider les églises. »

Un autre publiciste français, partisan de la reconstitution d'une Eglise de France, a écrit aussi cette page sensée:

« Cette idée d'une Eglise de France fait l'objet, depuis quelque temps, d'un sérieux examen. On l'étudie dans les milieux politiques et dans certaines régions ecclésiastiques. On a fini par avoir conscience que la paix religieuse ne se fera dans le pays que le jour où elle deviendra une réalité. Elle n'a pas, du reste, de quoi surprendre les esprits par une extrême nouveauté, car elle est aussi vieille que la France chrétienne. Et elle ne peut alarmer les consciences catholiques, puisque Bossuet en fut le défenseur convaincu et ardent. De quoi s'agit-il, en somme? Non pas de ruiner les assises du dogme, ni même d'ébranler l'autorité spirituelle du pape, mais de soustraire évêques et prêtres à la direction politique du Saint-Siège, de mettre un terme à l'intervention insupportable et humiliante d'un étranger dans nos affaires publiques. Il y a actuellement une sorte de main-mise de Rome sur notre pays. Nous subissons, à divers points de vue, le protectorat du Vatican; nous sommes, en quelque sorte, dans la situation de la Tunisie vis-à-vis de la France. C'est cela qu'il faut faire cesser. Et qu'on ne nie pas cette immixion. Il y a quelques années, Léon XIII prêchait le ralliement à la République, au grand mécontentement, d'ailleurs, à la grande colère des monarchistes et des impérialistes. La République, dira-t-on, n'a pas à s'en plaindre. C'est à voir; et il tombe sous le sens, au surplus, que, s'il a le droit de recommander aux catholiques d'adhérer au régime actuel, il a aussi le droit de les engager à s'en détacher et à le combattre. Il n'a formulé qu'un souhait, objectera-t-on encore, un simple vœu, en vue de faire l'apaisement dans le pays. La question serait d'abord de savoir si un désir du pape n'est pas un ordre pour les catholiques. Mais, souhait ou injonction, peu importe. Ce que notre dignité nationale ne peut tolérer, c'est qu'un étranger, un homme dont le pouvoir est unique, se mêle

de ce qui se passe chez nous, sans qu'on l'y convie, dise son mot dans nos discussions, même s'interpose dans nos querelles intestines. Et encore, si elle blesse davantage notre fierté, cette action officielle ou officieuse du pape n'est pas celle qui nous est le plus dommageable. Nous sommes bien plus lésés par celle qu'il exerce, grâce aux milliers et aux milliers de soldats qui, en son nom et à son profit, occupent la France, grâce à ces innombrables religieux, qui, en vérité, nous traitent en pays conquis. En les expulsant ou en les soumettant à des mesures de police, nous libérons, une fois de plus, notre territoire. Ils ont beau, pour les besoins de leur cause, revendiquer le titre de citoyens français et les droits qu'il confère; en réalité, ce sont des sujets romains. Ils étaient le principal obstacle à la restauration d'une Eglise autonome; ils s'en vont: »Bonsoir, messieurs!»[1])

Mais qui écoute, parmi les ecclésiastiques, ce langage sensé, fier et patriotique? Ceux qui le comprennent, n'ont pas le courage de le pratiquer publiquement. Ils sont domestiqués depuis trop longtemps par la servitude constante dans laquelle ils vivent; et puis ceux-là veulent devenir évêques, ceux-ci archevêques et cardinaux, et pour atteindre ce but, il leur faut crier très fort contre les libéraux et glorifier à tout prix la *curia romana.*

C'est le cas de rappeler cette lettre du P. Didon, lettre datée de Berlin le 6 juin 1882 et dans laquelle il indique clairement quelques-unes des infériorités du clergé français: «Le *Vaterland!* n'est pas un mot creux comme notre mot de Patrie. C'est une réalité. Pas un cœur allemand qui ne se réveille à la première syllabe et qui ne fasse taire tout sentiment personnel pour servir le grand Empire. Autant nous sommes divisés et désorganisés, autant ils sont unis et hiérarchisés ici. Cela se remarque jusque dans les journaux. Je prends quelquefois un journal français et je le compare à ceux de la presse allemande. J'en rougis. Notre presse, c'est la guerre intestine des partis: elle étale sans pudeur aux yeux du monde entier nos divisions politiques et religieuses... C'est l'*anthropophagisme* sans répit: la droite mange la gauche, la gauche mange la droite. Le franc-maçon mange le prêtre, le prêtre

---

[1]) «Journal de Genève», 11 septembre 1901: Lettre de Paris.

mange le franc-maçon... Triste! triste! triste! *Il semble que les grandes idées dont vit un peuple se soient éteintes dans notre pays comme les étoiles dans une nuit noire.* Il ne reste plus que des intérêts personnels affamés, des libres-penseurs médiocres qui voudraient faire de la France une loge maçonnique, ou des croyants *mal éclairés* qui ne songent qu'à refaire une France d'autrefois. J'ai peur de vous dire ces choses, tant elles sont douloureuses; mais je vous assure que c'est la photographie vraie de notre pays vu de loin, en dehors de la mêlée des partis et de l'autre côté du Rhin.» Et encore: «L'Université, en Allemagne, ne ressemble en rien à nos Facultés de France. Pas de phrases, pas de cours pompeux, pas d'éloquence superficielle, pas de dames venant applaudir un Monsieur Bellac quelconque. Bellac n'existe pas de ce côté du Rhin. Tous ces jeunes gens prennent des notes, écrivent souvent sous la dictée du maître, qui se préoccupe *bien plus du fond des choses que de la forme oratoire*...» [1])

Donc, la disproportion était évidente entre le but et les moyens, entre les besoins et les obstacles. Ceci était par trop opposé à cela pour que les anciens-catholiques pussent vaincre. Ils ont travaillé, ils ont éclairé l'opinion. Nul ne les a réfutés sérieusement: mais on leur a opposé la conspiration du silence; c'était peu et c'était beaucoup. Ils ont vaincu les adversaires qui voulaient les annihiler, car après quarante ans de combats, ils subsistent malgré toutes les difficultés; s'ils fléchissent en certaines localités, encore non préparées à les comprendre et à les suivre, ils prospèrent et gagnent du terrain dans d'autres. Même en France, ils auraient réussi à se faire une trouée et des adhérents, s'ils n'avaient eu à lutter que contre les difficultés que je viens d'exposer: difficultés du milieu et des circonstances, hostilité de la Presse et surtout du clergé. Mais d'autres difficultés plus grandes encore se sont élevées contre eux, et ce sont ces difficultés nouvelles qu'il me reste à exposer.

---

[1]) «Revue des Deux-Mondes», 1er février 1902, p. 612.

E. Michaud.

(A suivre.)